

Le subtil de l'épée

Alexandre Piquion

Quatre-plus-un discours

Séances 01 à 10 du séminaire *Lacan - À ce sujet*

Transcrites par *Le subtil de l'épée* - été 2023

1 Vérité.....	3
2 Du signifiant au sujet.....	6
3 Sujet et vérité	10
4 Discours du Maître	13
5 Discours du Maître	17
6 Discours Universitaire.....	21
7 Discours Universitaire.....	26
8 Discours de l'Hystérique	30
9 Discours de l'Analyste	38
10 Discours Capitaliste.....	45

La notion de discours est captée par une collection d'énoncés auxquels le discours est lui-même réduit. Loin de cet à-plat, Lacan a nommé Discours la structure induite par la parole et sa discontinuité. Un réseau de relations, qui détermine la circulation du désir et de la jouissance au départ des impossibles qui les gouvernent. Se fondent alors mutuellement une éthique et un lien social, propres à chaque discours.

Le sujet est tenu par le discours dans lequel il est pris.

Quoiqu'il en dise.

De septembre 2022 à mars 2023, les dix premières séances du séminaire À ce sujet auront été consacrées à une approche des Discours. Elles ont été transcrites à la suite immédiate de leurs présentations, presque mot pour mot, dans un choix de style qui a souhaité rendre l'écho de leur oralité.

1 Vérité

Je vais essayer de parler de la notion de Discours. Elle permettra de traverser plusieurs autres notions lacaniennes, freudo-lacaniennes qui montreront peut-être combien la psychanalyse est pertinente aujourd'hui — on pourrait dire nécessaire — ce qui ne l'empêche pas d'être malmenée, parfois par les institutions psychanalytiques elles-mêmes.

Pour parler de Discours, il faudra dans un premier temps parler de la Vérité. Parce qu'un discours au sens analytique, ce n'est pas un ensemble d'énoncés, ce n'est pas le contenu, les énoncés, ou l'énoncé prononcé par un sujet. Un discours, c'est une structure, c'est à dire un ensemble de relations, un réseau de relations. C'est un réseau de relations qui assigne des places.

Je parlais de la place de la Vérité dans tout ça. Je vais simplement dire deux choses.

La Vérité apparaît de deux façons chez Lacan — dans les années 50-60.

La première est empruntée à Érasme, qui faisait parler la folie « Moi, la folie, je parle ». Lacan reprend en disant « Moi, la Vérité, je parle ».

Dès qu'il y a parole, il y a énonciation d'une Vérité.

Il faut vraiment distinguer là le vrai de la Vérité. Le vrai s'oppose au faux dans un rapport quasi moral d'exactitude. La Vérité, elle, n'a pas de contraire.

Et la Vérité, pour Lacan, ne peut être que mi-dite. Elle a deux façons de s'exprimer : l'une passe par le signifiant, notamment par les mots, l'autre passe par la jouissance...

... voilà un autre terme qu'il va falloir une première fois détailler, explorer.

En partant de la fin probablement. C'est à dire par la notion de jouissance telle qu'elle se développe chez Lacan surtout à partir des années 70. La jouissance telle qu'il la décrit, « ça commence à la chatouille et ça finit à la flambée d'essence »...la flambée d'essence, tout à fait typique de l'équivoque chez Lacan. Qu'il agisse de chatouille, de flambée d'essence ou de flambée des sens, il s'agit d'une production d'intensité. De la jouissance en tant que production d'intensité, à la jouissance en tant que quête d'intensité.

Ici, dans le cas de la Vérité, on est pas encore tout à fait du côté d'une jouissance en tant que production ou recherche d'intensité. On est du côté de la jouissance dans ce qu'elle a de quasi juridique.

Si « moi, la Vérité, je parle », c'est parce qu'une parole traverse un corps. Un corps parlant est traversé par la parole. Un système se met en branle. C'est suffisant pour définir une première fois la notion de jouissance telle qu'elle apparaît avec celle de Vérité.

Si on reprend maintenant les deux voix d'expression, de manifestation de la Vérité, on a donc le signifiant, du côté du semblant... c'est un tenant lieu le mot n'est pas la chose... et de l'autre côté, la jouissance, la mise en branle, la mise en tension, en action, du corps parlant par la parole.

Avec ces deux modalités de manifestations, la Vérité, au passage, nous emmène assez irrésistiblement du côté de l'énoncé et de l'énonciation.

Un énoncé, grosso modo, c'est ce qui pourrait être dit par quelqu'un d'autre.

L'énonciation, c'est la mienne. C'est ce qui ne peut être commis que par moi au moment où je parle.

Et la conjonction de l'énonciation et de l'énoncé, c'est la parole.

On voit bien que dans le discours courant, on parle souvent de parole là où il n'y a qu'énoncé. Si bien que le parcours de la Vérité, pour moi qui parle, va être marqué deux fois par la perte.

La première fois avec le semblant...

... qui n'est qu'un semblant, je rate la chose que je vais désigner par un mot, je ne l'atteins pas...

... une deuxième fois, deuxième perte, du côté de la jouissance dont je ne vais rien pouvoir dire.

Et non seulement je ne peux rien en dire, mais c'est en plus une jouissance qui est perdue, que je suis obligé de mettre en circulation, dont je suis obligé de me défaire.

Et c'est par cette double perte que je m'humanise, c'est à dire que je deviens sujet de la parole.

On a là le parcours de la Vérité dans la structure d'un Discours, et la raison pour laquelle la Vérité fait structure de tout discours : elle soutient l'ensemble de nos relations sociales.

Tout cela est une façon de dire que parler, c'est mettre en circulation une jouissance, un éprouvé...

... la parole traverse le corps, le met en vibration, c'est la particularité du corps parlant...

et puis d'un autre côté, parler, c'est perdre quelque chose.

Alors, de cette jouissance qu'on met en circulation, et de cette perte, qu'est-ce qu'on va faire ? Comment organiser nos relations, comment nos relations s'organisent-elles avec des enjeux aussi massifs que l'éprouvé, la jouissance, la perte, et ce sur quoi nous perdons prise ?

Cette nature de lien social particulière aux êtres humains, aux trumains comme le disait Lacan, cette nature de lien social s'appelle un Discours.

2 Du signifiant au sujet

Pour avancer vers les Discours de Lacan, parlons maintenant un petit peu du signifiant, ce qui nous emmènera probablement vers la notion de sujet.

Freud a remarqué assez rapidement en recevant ses premières patientes que le symptôme, les symptômes, leurs symptômes, prenaient des chemins sémantiques, et non pas des chemins anatomiques.

Un peu plus tard, Saussure donne son cours de linguistique générale, qui sera du reste pris en note par ses élèves pour être publié ensuite - c'est intéressant de voir que Saussure n'a pas écrit mais parlé — si bien que Freud n'avait pas à sa disposition les termes de signifiant - signifié, lui qui parlait de *Vorstellungrepresentanz* — mais enfin, c'est bien la même idée — et il a rapidement compris que les symptômes prenaient des chemins sémantiques et non pas anatomiques — plus encore les chemins du signifiant et non pas ceux du signe, le signe étant le couple signifiant - signifié.

Le signifiant, c'est la matière, la matérialité sensitive, le son, ce qu'on entend, ce qu'on voit...c'est une qualité sensible à laquelle s'associe du sens.

Quelque chose apparaît, de l'ordre du logique. Le signifiant est un phénomène, qui va répondre à certaines lois, qui sont quasiment des lois physiques, en l'occurrence des lois logiques, des lois du Logos, les lois que nous impose le Logos.

C'est évidemment ce que va travailler Lacan après l'apparition de la linguistique. Il ne dira jamais qu'il était linguiste, disant que ce qu'il a considéré de la linguistique lui aura permis d'en faire de la « linguisterie ».

Il va marquer la prééminence du signifiant...

... le fait que le sujet de la parole est soumis aux lois du signifiant, aux lois du Logos, à ses lois logiques...

... jusqu'à établir le primat du signifiant : le signifiant s'impose comme ce qui régit en tout premier lieu l'ordre langagier.

Et ces lois nous intéressent immédiatement puisque ce sont elles qui nous régissent en tant qu'êtres parlants, puisque nous sommes immergés dans le langage, puisque nous

ne connaissons pas le monde sans langage. Et ceci dans les deux sens du terme : nous n'avons aucune idée de ce que serait un monde sans la médiation de la parole

et nous ne connaissons de ce fait le monde que par la médiation du langage, en ce qui nous concerne, de la parole.

----- Musique -----

Alors ces lois, logos, logiques, ces lois du signifiant, quelles sont-elles ?

En voici quelques-unes.

La première qui vient à l'esprit, c'est que le signifiant n'a pas de sens a priori.

Deux exemples.

Le premier sera le pouce levé. Il signifie depuis quelques temps maintenant « j'aime ». Il est complètement figé dans une signification. Son sens, la direction qu'il peut prendre, s'est arrêtée. Et sur les réseaux sociaux, il est figé dans la signification « j'aime ». Sur un tarmac d'aéroport, il prend le sens de « ça va ». En séance de plongée sous-marine, il prend le sens de « ça ne va pas - il faut remonter tout de suite ». Au Japon, il prend le sens du doigt d'honneur.

Voilà un exemple de signifiant qui va prendre une orientation, un sens différent, en fonction du contexte dans lequel il apparaît. Ce sens va s'arrêter pour former une signification. On pourra y revenir plus tard.

Ce qui nous intéresse pour le moment, c'est qu'un signifiant n'a pas de sens a priori.

Je prends un autre exemple avec l'expression assez célèbre : lèdenlabouch.

Vous voyez bien que, quand je dis lèdenlabouch, vous pouvez, à ce signifiant, associer une douzaine de sens. C'est là qu'on voit aussi combien la parole et l'écrit se distinguent : ici, dans la parole, il y a une richesse d'équivoque que l'écrit réduit. Je vais être obligé en écrivant de préciser par l'orthographe le sens, plutôt la signification, que va prendre ce signifiant. Je vais l'arrêter par l'ortho-graphe, par la graphie.

----- Musique -----

Ainsi donc, pour qu'un signifiant prenne une orientation, il faut qu'il en rencontre d'autres, qu'il en rencontre au moins un autre. Et c'est le deuxième signifiant qui apparaît qui va donner sens rétroactivement au premier.

Cela fait penser à un proverbe allemand qui dit « ein Mal ist kein Mal ». « Une fois » n'est « pas de fois », une fois ne compte pas puisqu'elle ne peut se référer à rien d'autre.

Il faut pour prendre sens, pour prendre une orientation qu'un signifiant en rencontre au moins un autre. C'est ce qu'on sait très bien quand on doit attendre un mot, deux mots plus tard, voire la fin de la phrase, pour comprendre ce qu'elle disait en son début. Il aura fallu attendre après l'apparition d'un signifiant qu'un autre, ou des autres apparaissent pour que le premier prenne sens.

Si je considère le premier bruit apparu, le « Ur-bruit », le premier bruit mythique, c'est l'apparition de ce bruit qui va qualifier l'absence de bruit qui l'a précédé, en la dénommant silence. La qualité sensitive « silence », qui pré-existe au bruit chronologiquement, aura du attendre sur un plan logique que le bruit apparaisse pour être définie. C'est le bruit qui apparaît qui qualifie l'absence de bruit qui l'a précédé, et qui devient, à ce moment-là, silence.

C'est une deuxième particularité (loi) du signifiant : il est rétroactif. Il prend sens après-coup.

----- Musique -----

Alors, pour qu'il prenne sens après-coup, il faut qu'il rencontre un autre signifiant, une autre matérialité sensitive. Et cette autre matérialité sensitive, elle se doit, pour que le signifiant premier puisse la rencontrer, d'être différente. C'est une autre particularité (loi) du registre signifiant : il suffit qu'une qualité sensible soit différente d'une autre pour qu'elle puisse être signifiante, c'est-à-dire quelle puisse prendre une orientation.

Le son po est suffisamment différent du son mo, ce qui en fait deux signifiants. Mais cela va plus loin encore : le signifiant se définit d'être différence.

Et on voit bien que cette question de différence nous rend complètement passif. Le vert n'a pas besoin de nous pour être différent du rouge.

Le signifiant, c'est quelque chose qui nous passive.

3 Sujet et vérité

Le signifiant,

après m'avoir imposé son autonomie,

après m'avoir imposé le fait qu'il prenait sens uniquement à la rencontre d'un autre qui lui donne sens rétroactivement,

après m'avoir imposé le fait qu'il ne signifie rien a priori, qu'il a besoin de cette rencontre pour commencer à prendre sens, à s'orienter,

après tout cela, il y a encore une loi du signifiant... qui est assez déplaisante... une loi logique...

c'est qu'il en manque un.

Le réseau des signifiants est infini, et pourtant, il en manque au moins un. C'est encore un paradoxe à bien des égards.

Et celui qui manque, c'est justement le signifiant de mon éprouvé lui-même. Je perçois et produis des signifiants par les sens, avec cette équivoque signifiante. Et pourtant, ce que je ne vais pas réussir à dire, ce sont mes sens eux-mêmes. Aucun signifiant ne peut s'accrocher, ne va pouvoir venir dire mon regard, mon sens tactile, mon odorat, la sensation de ma parole elle-même, ce qui est donc la jouissance de ma parole elle-même. Il n'y a aucun signifiant pour dire tout ça. Si bien que le réseau des signifiants tient sur un manque, un creux, un vide, sur lequel il peut s'édifier. Il y a un impossible à dire sur lequel s'édifient les possibles à dire. C'est parce qu'il en manque un que les autres peuvent trouver leur mobilité, s'orienter les uns vers les autres.

Ce que je vais pouvoir dire de mon éprouvé, ce ne sont que ses conséquences.

Quand je me brûle, je dis « aie ». Mais la brûlure elle-même...ou la douceur d'une caresse à laquelle je réponds en souriant... mon sourire n'est jamais qu'une conséquence de cette douceur, mais la douceur elle-même, ou l'intensité de la brûlure elle-même, je suis incapable de la dire.

----- Musique -----

En tant que sujet, je suis témoin de la relation des signifiants entre eux. Ils sont pure différence et cette différence me passe par le corps. Je l'éprouve. J'éprouve la différence entre po et mo, le blanc et noir, mais je ne suis ni le blanc ni le noir, ni po ni mo. Je suis ce qui constate passivement leur différence. Je suis ce qui est traversé par ces qualités sensibles mais qui n'est aucune des deux. Je suis représenté par l'une après d'une autre. C'est ce qui amènera Lacan à donner du sujet une seule définition : le sujet, c'est ce qui est représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant.

Cette matérialité sensible, elle traverse un corps. Elle traverse un corps à destination d'un autre signifiant. Traversant un corps, elle va causer un sujet. Si bien que le sujet, c'est cette instance qui (croit qu'il) parle, mais qui n'est que représenté par les signifiants qu'il produit. Il fait le sens de mon énoncé, mais il est insaisissable parce qu'il est de l'ordre de l'éprouvé. Je ne peux que le déduire après-coup.

Quand on dit que le sujet est causé par le signifiant, il faut être assez précis, parce que c'est typiquement le type d'articulation qui, en étant manipulé, permet de faire dire à la psychanalyse absolument n'importe quoi.

Quand on dit que le sujet est causé par le signifiant, on parle du signifiant, et du sujet en tant qu'effet du signifiant, c'est à dire d'un fait de parole, d'un acte de parole. Ça parle. La parole traverse le corps. Le sujet devient un effet déduit de la parole. Déduit dans tous les sens du terme. On le déduit, c'est une déduction (logique). Et déduit au sens de soustraction, de retranchement.

C'est une pilule à avaler parce que le sujet apparaît comme un effet de la parole, un effet du langage, c'est à dire qu'il n'existe que par le langage, mais dans le langage, il n'y est pas. Il n'y est que représenté. Il est représenté dans la chaîne signifiante dont il n'est qu'un effet. Il est représenté dans la chaîne signifiante dans laquelle il ne va jamais se trouver. Il ne va pas sécher... (lapsus) cesser de s'y chercher, et il ne va pas s'y trouver, parce qu'il ne s'y trouve pas.

On voit bien comment le sujet peut apparaître en place de Vérité, dont on parlait dans le premier micro-séminaire. Cette Vérité à laquelle Lacan fait dire « Moi, la Vérité, je parle ».

C'est-à-dire que, dès qu'il y a parole, il y a énonciation d'une Vérité, depuis une place de Vérité, depuis la Vérité. La Vérité qui a, je le rappelle, deux modalités de manifestation :

l'une est le semblant, un tenant-lieu, et on vient de voir que le sujet n'était que représenté par un signifiant...le semblant, c'est aussi le représentant, ce que le sujet n'est pas, puisqu'il n'est que représenté,

et de l'autre côté, autre modalité, une jouissance, un éprouvé, mais de cette jouissance éprouvée, on ne pourra rien dire. Il y a là une perte.

Et bien nous sommes déjà de plain-pied dans ce que Lacan a appelé le Discours du Maître. (Klaxon). Et quelque chose me dit qu'on a assez parlé pour aujourd'hui.

4 Discours du Maître

Impasse, Réel et caStration

On retrouve donc notre Discours du Maître.

(Mathème du DM) Un sujet (\$) est représenté par un signifiant (S1) auprès d'un autre signifiant (S2) qui ne le représente pas.

On retourne bien sûr le chemin de la Vérité. « Moi, la Vérité, je parle ». La Vérité qui ne peut pas toute se dire. Elle est Aletheia. Terme grec qui revoie au Léthé, au fleuve de l'oubli, mais aussi au Lethos, au voile.

Aletheia... se dévoile quelque chose qui, néanmoins, reste de l'ordre de l'oubli, reste dans les dessous. Unterdrückt (Freud).

Le Discours du Maître (DM) apparaît comme le premier dont on est en train de parler. C'est celui dans lequel nous sommes tous pris a priori. Dès qu'il y a parole, s'installe, s'instaure une structure discursive qui est celle du discours du Maître.

Une structure discursive...

... je rappelle qu'il faut entendre discours dans son homophonie avec discontinuité.

Que faisons-nous, comment faisons-nous avec la discontinuité à laquelle nous appartenons, celle du registre signifiant, du registre symbolique, qui est fait de ruptures ?

Dans l'opération langagière qu'est la parole, il y a un reste. Tout ne peut pas y être pris, recouvert par le langage, par le registre signifiant. Il y a une perte. Une perte de jouissance. Nous sommes obligés de considérer que c'est une perte de jouissance alors que nous avons toujours déjà parlé, nous ne savons pas ce qu'est le monde sans parole. Cette perte de jouissance est supposée. Elle est logique. Si la parole nous jette dans un monde de discontinuité, il y a dans cette discontinuité des interstices, du en-moins.

Ces interstices, cet en-moins qui vient à la fois marquer le registre de la parole d'une perte mais qui, en même temps vient alimenter la chaîne signifiante...

... on est jamais tout à fait satisfait de ce qu'on dit, on est toujours un petit peu tombé à côté, entre ce que tu dis et ce que j'entends ou veux entendre, il y a un écart, quelque chose qui met en tension...

... si bien que cet en-moins est aussi un en-plus, quelque chose qui vient relancer. Ce sont les deux facettes de cet objet, qui s'appelle objet petit a... ... que Lacan a appelé, plus tard, très peu de temps avant d'élaborer les mathèmes des discours, il l'a appelé le « plus-de-jouir ». Il est à la fois plus-de-jouir et plus-de-jouir, du en-plus et du en-moins sur cette forme d'oscillation, de battement, battement qu'on reconnaît tout à fait dans notre position subjective, qui se traduit notamment par notre division.

----- Musique -----

Cet objet petit a, ce plus-de-jouir, appartient au registre du Réel. Ce n'est pas la première fois que le Réel apparaît dans ce micro-séminaire. Il faut dire qu'on en a déjà aperçu une définition précédemment en temps qu'impossible à dire : il est impossible de dire l'éprouvé lui-même.

Ici, on aurait bien des raisons de s'interroger parce qu'on parle de Réel, d'éprouvé, de corps, de parole, et on se retrouve avec des petites formules. On se retourne avec des petites lettres, des flèches, des traits, et on a envie de se demander ce que c'est que cette histoire.

----- Musique -----

Où qu'on soit sur terre, les objets tombent vers le bas. Pour l'appréhender, il aura fallu passer par le symbolique, c'est à dire par la logique, par le logos.

La notion de structure chez Lacan répond de cette même logique. La structure est réelle. On ne pourra qu'en donner un aperçu, tenter de dire ce qu'il en est qu'en tournant autour, avec des petites lettres.

----- Musique -----

Reprenons maintenant le mathème du Discours du Maître pour y retrouver cet objet a, le plus de jouir, qui dans le circuit de la répétition S1-S2-a (a qui fera retour vers S1), vient satisfaire, c'est-à-dire vient donner sens au premier signifiant (S1).

Et quelque soit le sens que puisse prendre cet objet a,

qu'il vienne faire retour sous la forme d'un gain de jouissance vers le premier signifiant en lui donnant sens rétroactivement (on se souvient de la rétroactivité du signifiant),

ou bien qu'il soit une perte, une perte jouissance du fait de la discontinuité du registre signifiant, du registre symbolique,

quelque soit la face sous laquelle on observe cet objet a, il ne fait pas retour vers le sujet (\$). Il est impuissant à rejoindre le sujet.

----- Musique -----

Il y aurait, aura beaucoup de choses à dire au sujet du Discours du Maître.

En prenant les choses du côté du Père.

En prenant les choses du côté de la dialectique du Maître et de l'Esclave (Hegel).

En les prenant du côté du grand Autre.

Mais ici, on peut déjà dire que cette impossibilité pour l'objet a - cet en-plus qui est aussi un en-moins - c'est aussi une impossibilité pour le sujet à trouver cet en-plus, cet en-moins, c'est à dire ce complément de jouissance qui viendrait le faire être, plutôt que d'être seulement représenté dans le langage.

Il trouverait soit un complément de jouissance qui le comblerait, viendrait affirmer son être, plus que d'être représenté.

Soit il trouverait ce qui viendrait, – puisqu'il faut faire avec le langage – donner sens au signifiant qui le représente.

Et bien le sujet n'a accès ni à l'un ni à l'autre.

C'est là ce que la psychanalyse lacanienne appelle la castration.

La castration symbolique. Elle a lieu

par le symbolique

et dans le symbolique.

Comment va-t-on relationner, comment va-t-on faire lien social à l'endroit de cette discontinuité ?

Comment va-t-on faire avec ce reste qui est à la fois un en-plus et un en-moins ?

Et bien c'est à cela que vont s'attacher les trois autres discours. Le Discours Universitaire, le Discours de l'Hystérique, le Discours de l'Analyste.

Lacan a modélisé la structure d'un cinquième discours, qui, à l'exception des quatre autres, ne fait pas lien social, qui est le Discours Capitaliste, discours dans lequel notre société contemporaine est engloutie. Il sera une de nos destinations dans cette traversée des discours.

5 Discours du Maître

Le Maître, le Fantôme, l'école des maîtres.

Nous avons laissé le Discours du Maître (DM) la fois dernière en annonçant que le Discours de l'Hystérique (DH), le Discours Universitaire (DU), le Discours de l'Analyste (DA), les trois autres discours, qui sont donc trois autres structures organisant un lien social...

... ces trois autres discours apparaissant comme des tentatives de résolution de l'impasse que pose le DM.

Nous allons repasser par cette impasse en essayant de dire aujourd'hui pourquoi le DM s'appelle DM, et puis il est possible qu'on avance jusqu'au DU, qui est une tentative de solution de cette impasse, qui est aussi probablement la plus actuelle...puisque c'est elle qui va déboucher sur le DC.

Quand il laisse apparaître la structure du DM, Lacan a certainement en tête le Maître chez Saint-Augustin, et aussi le Maître de la dialectique du maître de l'esclave de Hegel.

Mais ce qui nous intéresse d'abord, c'est que le DM est aussi le discours de la maîtrise.

----- Musique -----

C'est le discours qui permet à la parole d'être tenue pour... j'allais dire argent comptant.

Dans le DM, il faut que ça fonctionne. C'est ce que Lacan dira dans l'Envers : « Le truc du DM, c'est qu'il faut que ça marche ». Pourquoi ? parce qu'il faut qu'on arrive à s'entendre pour former une communauté qui va réussir à s'organiser, réguler ce qu'il en est des jouissances. Et pour ce faire, on a tout intérêt à s'entendre...sur quoi ...sur les mots. Pour former une communauté, il s'agit de s'entendre sur les mots, notamment sur les mots de reconnaissance et sur les mots de commandement.

C'est pour ça que, dans le DM, on a tout intérêt à ce que la perte de jouissance...

... c'est à dire la perte de prise sur l'ordre du monde consécutive à la discontinuité de l'ordre symbolique qui est aussi celui de la parole....

...et bien dans le discours du maître, cette perte, on en fait très peu de cas, on ne veut pas en entendre parler. Ce qui nous intéresse, c'est l'autre facette de l'objet a, cette jouissance qui va venir donner sens – que Lacan écrira j'ouis-sens – qui va venir donner sens au signifiant maître (S1).

On se rappelle que cet objet ne vient pas donner sens au sujet. Le sujet, dans le DM, est en place de Vérité. Il va se traduire par les deux voies de manifestation de la Vérité que sont le semblant et la jouissance, mais il va rester dans les dessous, il va rester refoulé. On ne veut pas savoir qu'il y a du sujet dans le DM, on ne veut pas savoir qu'il y a du sujet divisé. Il faut que ça marche, il faut que les choses aient une certaine plénitude.

----- Musique -----

Dans le DM, bien que le sujet soit refoulé – on ne veut pas entendre parler de division subjective – il y a quand même du sujet. Même s'il est refoulé, c'est quand même le sujet qui est en place de Vérité.

Et la relation impossible du sujet et de l'objet a...

... dont on a bien vu qu'il ne faisait pas retour vers le sujet pour, soit le combler, soit lui donner sens...

... et bien cette relation, tout impossible qu'elle soit, est quand même une relation. Il y a quand même une tentative pour le sujet de se chercher dans le monde des objets, de trouver l'objet qui va le dire... il y a quelque chose de cet ordre... qui va fonder l'ordre imaginaire... et qui s'appelle fantasme.

Cette relation \$ <> a

... du sujet divisé avec un objet qui viendrait - au grand conditionnel - le compléter et le satisfaire, lui donner sens, lui qui n'est que représenté par des signifiants...

... et bien cette relation, c'est le fantasme, c'est la structure même du fantasme.

Ce que nous voyons bien apparaître ici, c'est que l'objet du fantasme est un objet réel, c'est un objet auquel on a accès uniquement par la logique. C'est en cela qu'il se distingue de l'objet du désir, qui est l'objet que je convoite, l'objet dont je pense qu'il va me satisfaire.

L'objet du désir est accessible.

L'objet du fantasme...

... le fantasme étant le soutien du désir, le soubassement de ma relation au monde, qui apparaît bien « dans les dessous » du DM...

... et bien cet objet (a), dans son versant négatif, dans son en-moins, c'est l'en-moins, le quelque chose que j'aurais perdu, prélevé sur une totalité... que je n'ai jamais connue, puisque j'ai toujours déjà été parlant (nous ne savons pas ce qu'est le monde sans la parole).

C'est donc un objet mythique qui viendrait rendre compte d'un complément au monde pour le rendre à sa totalité... alors que cette totalité est complètement mythique.

C'est un objet qui n'existe pas et qui pourtant fonde ma relation au monde.

C'est un objet qui n'existe pas mais dont j'ai besoin pour relationner au monde.

----- Musique -----

On reviendra sur le fantasme — je ne veux pas trop développer maintenant, il y a déjà assez d'éléments pour cette fois — mais je voudrais insister sur une chose quand même : on parle ici du fantasme en tant que structure, en tant que nécessité structurelle.

C'est ce qui apparaît dans le DM, où l'on voit clairement la relation du sujet à l'objet, au plus-de-jouir.

Cette relation est impossible (en fait, elle est aussi impuissance), mais elle soutient par son impossibilité même la possibilité du discours. Elle est une conséquence structurelle du fait qu'il y ait parole, et elle est une condition pour que s'instaure la possibilité d'une communauté, la possibilité de faire société pour nous les êtres parlants.

Nous allons probablement nous arrêter là pour l'instant, bien que cette question du fantasme renvoie à celle du savoir.

Le savoir, c'est S2, dans l'algèbre lacanien.

Et la question du savoir emmène aussi du côté du discours du maître qui enseigne.

C'est aussi ça, le DM. Et il se distingue en cela du DU, puisque le DU est la structure de transmission d'un savoir constitué d'énoncés, là où le DM emmène du côté de la transmission d'un savoir coordonné à une jouissance, un savoir éprouvé (énonciation).

L'école des maîtres, ou l'école du maître, c'est l'école de ce maître-là, avec cette énonciation-là, c'est à dire avec ce corps-là. Et on voit bien, en parlant d'enseignement,

qu'il n'y a d'enseignement, de parole du maître que soutenue par sa propre relation, par son propre engagement...

... par l'engagement de son propre corps, c'est à dire aussi de son sujet...

... dans le monde, dans sa relation avec le monde des objets.

Les élèves ont besoin de croire au prof, le prof a besoin de croire qu'il est prof, pour que la situation asymétrique de l'enseignement puisse opérer. Le prof a besoin de croire qu'il est prof, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que la relation prof- élève (S1-S2) produit un gain de jouissance qui vient permettre au prof de croire qu'il est le prof. Ce petit a fait retour vers le S1 avec prof en position de S1.

Le DM repose sur la relation du sujet au monde, sur le fait que le sujet est néanmoins produit bien que refoulé — un sujet est causé. A l'inverse, le DU va, lui, produire l'exclusion, l'évacuation du sujet, la perte du sujet divisé.

Nous verrons donc que le DU est une structure qui organise un lien social nourrissant la croyance en un savoir objectif.

6 Discours Universitaire

Déni, fantasme de totalité

Quand on parle d'une pratique, il semblerait qu'il y ait une série de petits pièges qui se présentent régulièrement. Et ces micro-séminaires n'y échappent pas. Il me semble avoir fini la fois dernière... je ne réécoute pas les séances précédentes mais il me semble avoir fini avec une question de savoir objectif. Et il serait très tentant de penser qu'on va pouvoir reprendre les choses — comme on dit — là où on les avait laissées. Comme si le temps n'avait pas passé, ou avait passé sans altérer rien de ce qui s'était proposé, ni même rien de ce que nous autres ici et là avons pu traverser, éprouver, les déplacements dont nos sujets auront pu être affectés.

Autrement dit, nous nourrissons une forme de fantasme qui permettrait d'enchaîner aux énoncés de la fois dernière de nouveaux énoncés, qui viendraient continuer à faire corps.

Mais de corps, en l'occurrence, il n'y a pas. Nous ferions consister un savoir affranchi du Réel. Du Réel du temps.

Cet affranchissement, c'est précisément une figure possible d'un savoir objectif, s'il fallait essayer d'en donner un contour. C'est un premier écueil dans lequel il est très tentant de tomber quand on parle d'une pratique en se refusant — parce que c'est inutile — à la consigner dans des énoncés figés.

Un deuxième écueil : parler de ce qu'on fait, c'est avoir recours à la métaphore, et nous n'échappons pas à cet au-delà que propose la métaphore, donc à une forme d'abstraction.

Cette abstraction pourrait vite devenir l'outil d'un projet totalisant, puisque nous pourrions rapidement combler notre auditoire avec des énoncés satisfaisants en oubliant qu'une grande partie de ce qui s'échange, de ce qui se reconnaît, est intangible, puisqu'il s'agit de la parole.

Tout cela fait penser aussi à une réplique des Dialogues des Carmélites de Bernanos (mise ensuite en musique par Poulenc), pièce dans laquelle Madame de Croissy, la

Mère Supérieure, mourante, recommande à Blanche de La Force de ne pas oublier d'être « détachée de son propre détachement ».

----- Musique -----

Parlons un peu du DU — en vérité, on était déjà en train d'en parler, par ces petits détours — en considérant que c'est ici le savoir qui est en position agissante, mais aussi en position d'être agi. C'est le savoir qui occupe la position du semblant et qui va mettre au travail ce qu'il en était du reste dans le discours du maître.

----- Musique -----

Pour l'instant, considérons que le savoir met au travail un étudiant, qui est informe, qui n'est pas formé, et qui va acquérir un ensemble de connaissances, qui va parvenir à organiser un certain nombre d'énoncés qui vont produire une forme de « sujet de la connaissance » qui va être d'autant plus divisé qu'il sera bardé de diplômes, et qui va avoir deux destins possibles :

celui de revenir vers le savoir (S2) pour le contenter (on se souvient du retour de la production vers le semblant pour le conforter),

et un deuxième destin à ce sujet...

... puisqu'on sait, que dans la structure d'un discours, la production est aussi au lieu de la perte...

... et bien ce qui est perdu, c'est ici le sujet divisé, perdu, lui et sa possibilité d'être représenté.

Il n'y a plus de place pour la représentation du sujet dans le DU.

On voit d'ailleurs l'impuissante relation entre le lieu de la production et le lieu de la vérité, ici l'impuissance du sujet rejeté à rejoindre le signifiant 1, le signifiant qui, dans le DM, le détermine, le représente.

Si le sujet est évacué dans le DU, c'est parce que c'est un discours sans corps.

Rappelons-nous que, pour qu'il y ait du sujet, il faut qu'il y ait un corps, un corps traversé par des matérialités sensibles (des signifiants).

Le Discours Universitaire se distingue du Discours du Maître, du Discours de l'Hystérique, du Discours de l'Analyste : il n'est pas le discours de l'universitaire, il n'est pas non plus le discours de l'université, il est le discours universitaire.

C'est un discours désincarné, impersonnel. C'est un discours fait d'énoncés sans énonciation.

Le DU, c'est le discours de personne.

----- Musique -----

Je disais que, pour qu'il y ait savoir, il fallait deux choses.

Il faut qu'il y ait antériorité.

Un savoir, c'est toujours une relation entre deux signifiants au moins. Le savoir S2 est à la place du deuxième signifiant qui apparaît et vient donner sens au premier. Mais il est aussi à la place de la jouissance : un savoir, ça s'éprouve.

Et puis, il faut dire aussi que le savoir, étant ainsi du côté de la jouissance, est une expression de la Vérité, mais ne va pas tout en dire.

Rappelons-nous que la Vérité est seulement mi-dite. Dès qu'il y a parole, il y a expression de la Vérité, mais dans son parcours, il y a un reste, un reste inassimilable par le symbolique, inassimilable par l'imaginaire — on ne peut pas s'en faire une idée, on ne peut pas le dire, on ne peut pas se le représenter — il est Réel.

Et bien malgré tout, le savoir, dans le DU, va prétendre venir donner sens à ce reste Réel.

Et on voit bien qu'on a un problème, là, parce que ce reste, c'est précisément ce qui ne peut pas avoir de sens. C'est précisément ce qui reste de l'opération de la parole du fait qu'il y ait parole, de cette discontinuité. C'est ce que le filet de la parole, et même le filet du langage ne peut pas recouvrir. C'est ce qui échappe au symbolique, et du même coup, au registre du sens. Ce reste ne peut pas avoir de sens. Malgré cela, le DU va prétendre l'éduquer, lui donner sens.

Petit jeu de mot qui me vient à l'esprit : dans le DM, le reste est un impossible à dire, l'impossible à dire étant un nom du Réel. Ce reste ne peut pas retourner vers le sujet. Il est perdu. Dans le DU, cet impossible à dire, ce reste, devient un reste-à-dire.

Alors qu'on voit bien que sur le plan logique, c'est-à-dire sur le plan de ce que nous impose le registre du logos, ce reste est par définition ce qui va échapper au savoir, c'est qui, de la Vérité, échappe au Savoir. C'est en cela que la Vérité touche au Réel.

On voit bien que dans un projet d'éducation de l'informe, de formation de l'informe...

... qui est aussi le projet de dire l'impossible en en faisant un reste-à-dire...

... et bien cette démarche...

... depuis la position d'un savoir qui renie son antériorité, qui renie qu'il est le fruit d'une relation avec quelque chose qui l'a précédé...

... et bien cette entreprise aboutit paradoxalement à un déni du Réel.

La qualité Réelle du reste, de ce plus-de-jour, lui est déniée, et le sujet, lui et son énonciation, le sujet et son Réel, sont eux aussi, non plus déniés, mais évacués.

Voilà l'éthique du DU aujourd'hui, sur laquelle on reviendra certainement.

Nous pouvons dire dans un premier temps que mettre ce que le DU considère comme reste-à-dire au travail depuis une position de savoir, c'est nourrir le projet d'une possible universalité.

Ce qui est paradoxal, puisque le projet d'universalité qui ne reconnaît pas cet impossible à dire va servir le projet d'une totalité. Tout pourrait se dire. Il n'y aurait pas de reste, pas d'autre reste que le sujet lui-même, le sujet et son énonciation, le sujet et son corps parlant.

Le problème du DU se poursuit et s'aggrave sitôt qu'il est au service d'un pouvoir. Et c'est tout le problème du savoir dès qu'il est en position d'agent : le signifiant (S1) dont il s'est « originé », qui fait son antériorité, structure l'entièreté du discours, mais reste dans les dessous, voilé. Et le signifiant qui est ainsi oublié, Aletheia, en position de Vérité, voilée, et bien ce n'est rien de moins que le signifiant maître.

Si bien que ...

... en disant que le DU était une entreprise d'évacuation du Réel, de déni du Réel, déni de l'impossible à dire et évacuation du sujet...

... nous voyons maintenant que, dès que le savoir est au service d'un pouvoir, le DU est aussi une entreprise de contrôle, qui va venir dénier le Réel et tenter d'en boucher tous les trous.

Un savoir qui prend une vocation totalisante au service d'un pouvoir, d'un contrôle, qui, lui, reste dans les dessous.

----- Musique -----

Et puis cette histoire de contrôle nous ramène sûrement vers la maîtrise, c'est à dire au DM. On avait parlé dans une séance précédente de l'école des maîtres.

Nous voici en présence de deux pratiques pédagogiques tout à fait antagoniques.

Celle de l'école des maitres et celle portée par le DU ...

... qui n'est pas uniquement le lieu de l'université et je redis qu'on peut tout à fait travailler en tant que chercheur à l'université en servant le DH...mais enfin, on a vite quelques problèmes apparemment quand ça se passe comme ça... car le DH est en fait du côté du (vrai) discours de la science.

Mais je parlais donc de maitrise, de l'école des maitres...

Dans la dialectique du maitre et de l'apprenti, le maitre ne peut pas transmettre la façon dont il jouit de la transformation de la matière, de sa relation avec la matière. Elle est intransmissible, puisqu'il n'y a pas de signifiant pour l'éprouvé.

En revanche, il va organiser son enseignement de façon à ce qu'il y ait le moins de malentendu possible. Il faut que cela fonctionne. Il est en première en ligne, il se mouille, il donne l'exemple. Mais en transmettant ce qui peut se transmettre dans le cadre d'une pratique, il va aussi, et peut-être d'abord, transmettre un impossible.

Dans le DU, c'est tout autre chose : on transmet un savoir qui est fait d'énoncés, dépourvu d'énonciation. Dans le DU, le savoir qu'on transmet ne dépend pas du corps de celui qui l'a éprouvé. On y transmet une position qui est une position de surplomb.

7 Discours Universitaire

Du savoir au servoir

On parle beaucoup de la dialectique du maître et de l'esclave au sujet du DM dans sa relation avec le DU.

En allemand, chez Hegel, Herrschaft et Knechtschaft...

... du côté de ce qui revient au Herr, le seigneur, quelque chose de l'ordre de la seigneurie, du règne...

... et du côté du serviteur...

... dans un rapport de règne et de servitude qui est celui dans lequel Hegel amène cette question dialectique, qui est amené d'emblée sur un registre politique.

Pourquoi est-ce dialectique ? parce que nous avons deux termes, qui n'existent que par leur relation, et que cette relation-même est impossible à dire.

Il n'y a pas de position de surplomb qui puisse dire la position de ces deux termes sans parler depuis l'une ou l'autre de ces deux positions, Herr ou Knecht.

C'est ce qu'on voit dans le DM.

Le S1, signifiant maître, met au travail le S2, le deuxième signifiant qui apparaît, l'esclave, le Knecht, qui va produire un savoir-faire — l'esclave est du côté du savoir. Ce savoir-faire va produire un objet (a) qui va faire jouir le Maître, qui va le satisfaire, qui va aussi faire croire Maître qu'il est le maître. Il va s'identifier au signifiant qui le représente parce que l'esclave aura un savoir-faire qui va venir faire consister la place du Maître.

Autrement dit, Herr et Knecht sont dans un rapport dialectique : l'un se définit uniquement dans sa relation à l'autre. Et cette relation est de l'ordre d'une jouissance qu'on ne peut pas dire. Il n'y a pas de position tierce qui viendrait dire cette relation. S'il y avait une position tierce, cela reviendrait à dire qu'il y a un langage pour parler du langage, un métalangage. Ou alors, beaucoup pratique encore, qu'on peut infléchir, ordonner, instrumentaliser le langage. C'est tout le projet du DC, structure qui, elle, ne fait pas lien social.

Pour revenir au DU...

... maintenant qu'on a très rapidement évoqué la dialectique du Herr et du Knecht dans le DM, du régissant et du serviteur...

... et bien on voit bien que dans le DU, le savoir est celui d'un serviteur qui oublie qu'il est au service d'un maître, le maître étant dans le DU sous cette barre, en position de Vérité, Aletheia, voilée, oubliée. C'est pourtant ce Maître oublié, voilé, refoulé, qui, depuis cette position de vérité, structure le DU.

Dans ce discours, le savoir est donc un servoir (laspsus)...

... un savoir « au service de ».

Il faudra donner des exemples, parce qu'on se laisse prendre à tout ça... c'est un autre piège pour qui parle d'une pratique. La théorie se révisant à chaque fois qu'on la parle.

L'expérience analytique nous a engagé dans un chemin qui est celui de la redécouverte de notre propre parole, et de l'acceptation des lois par lesquelles notre propre parole est gouvernée.

Alors commençons par exemple par « le savoir du côté de l'éprouvé ».

Comment va-t-on illustrer ça ?

En disant par exemple qu'on connaît la chanson mais qu'on sait la chanter. On connaît la chanson, avec toute l'équivoque de cette expression, on connaît les énoncés de cette chanson, on connaît ses enchaînements, on pourrait d'ailleurs les reconnaître, mais quand il va s'agir de la chanter s'engagera notre énonciation, c'est à dire une forme de jouissance, qui va avoir des conséquences.

On sait nager. Si on sait nager, c'est par qu'on a tiré des conséquences... ou que des conséquences se sont tirées de la rencontre de différentes qualités sensibles (des signifiants) qu'aucun livre, compte rendu, aussi précis soit-il, n'aurait pu nous apprendre. Vous pouvez lire des livres d'hydrodynamique ou lire l'histoire de quelqu'un qui a appris à faire du patin, ce n'est pas ça qui vous apprendra à nager ou à faire du patin. De la même façon, on sait faire la cuisine alors qu'on ne fait que connaître une recette.

En terme de savoir on peut parler aussi du savoir inconscient. L'inconscient freudien se distingue de ce qui a pu se dire à propos inconscient depuis des milliers d'années parce Freud fait de l'Inconscient un savoir insu du sujet. D'ailleurs, il ne parle pas d'inconscient, il parle d'Unbewusst, Insu, un savoir qui ne se sait pas. Un agencement de qualités sensibles qui vont se rencontrer...

... et on se rappelle de ce qu'on a dit du signifiant : les signifiants n'ont pas besoin de nous pour se rencontrer, ils nous traversent mais n'ont pas besoin de nous pour être différents les uns des autres...

... si bien que le savoir inconscient est un savoir insu du sujet.

Il y a un sujet de l'inconscient...

...nous sommes soumis en tant que sujet à notre Inconscient...

... mais il n'y a pas d'inconscient du sujet.

Pour revenir au DU... le DA est antagonique au DU...

... on vient de voir pourquoi au sujet du savoir,

mais on pourrait aussi le voir en parlant du sujet,

de la façon dont le sujet va pouvoir retrouver le chemin du signifiant maître qui le détermine,

là où, dans le DU, le sujet est évacué, il n'a pas moyen de retrouver les signifiants qui l'ont déterminé.

On peut être polydoctorant en psychanalyse (DU) et ne pas être traversé par une seconde de psychanalyse (DA).

Un autre exemple, pour illustrer la structure DU : celui de la médecine.

Jusqu'à il y a peu, et encore aujourd'hui quand elle est pratiquée par certains praticiens, la médecine reste un art, elle engage une relation et une interprétation. DH.

Aujourd'hui, elle est engagée sur la voie du DU par des protocoles.

Deux patients souffrent de la grippe, il leur sera donné le même traitement au nom d'un même protocole.

Beaucoup de signifiants vont circuler, là.

La prescription, l'ordonnance... mais finalement, la relation d'un praticien avec un patient, avec un sujet, est complètement évacuée. Ce geste est gouverné par un signifiant-maître (S1) qui sera celui d'un protocole sanitaire, ou celui du profit de laboratoires pharmaceutiques.

D'autres disciplines viennent à l'esprit quand on parle de DU, d'un savoir déconnecté du signifiant dont il s'origine, un savoir qui se pose en position tierce, de surplomb : la psychologie, une certaine sociologie, une certaine philosophie...

Il suffit de regarder un peu autour de soi et dans les médias pour voir combien ces disciplines sont orientées du côté de la servitude, c'est à dire du service rendu à un pouvoir.

Un dernier exemple peut-être avec la psychiatrie et le fameux DSM, Diagnostical and Statistical Manual, ce manuel produit par l'industrie américaine (pharmaceutique).

Il s'agit d'y répertorier, en cochant quelques cases, ce qu'on appelle encore des symptômes, qui sont en fait des signes destinés à donner sens, qui, associés les uns aux autres, débouchent sur la prescription de certaines molécules.

Il ne s'agit pas du tout de savoir quel est le sujet en face de vous, quelle est la nature de son dire. On va s'occuper de son dit, de ses énoncés, mais le réel de son énonciation — pour ne parler que de ce réel-là — sera totalement évacué. On lui prescrit une molécule et on entend plus parler de sujet. Qu'est-ce qui apparaît en position de vérité, en tant que signifiant maître (S1) ayant gouverné une servitude érigée au rang de savoir ? L'intérêt d'un laboratoire, celui d'une politique sanitaire, d'une politique qui instrumentalise un savoir pour contraindre et boucher les trous.

8 Discours de l'Hystérique

« Ce qui mène au savoir, c'est le Discours de l'Hystérique »

Lacan

La question centrale dans le DH, c'est « qu'en est-il de la différence des sexes ? »

AP

Autant le dire tout de suite, le Discours de l'Hystérique (DH) est ce qui mène au Discours de l'Analyste (DA).

Le DA, étant le quatrième discours à apparaître, tant sur le plan chronologique que logique, ne vient pas pour autant prendre une position de surplomb, contrairement au DU. Le DA est un discours qui permet de savoir dans quel discours on est pris. Au-delà de ça, c'est le seul discours qui puisse ordonner la pratique de la psychanalyse.

Dire que DH est le seul à mener au DA, c'est dire que le DU n'y mène pas. On voit bien que la psychanalyse à l'Université (notamment) n'a rien à voir avec la pratique analytique.

DU et DA sont antagoniques.

Si le DU ne peut pas mener au DA, c'est parce que c'est un discours sans corps, c'est un discours qui n'est fait que d'énoncés, qui rejette, expulse le sujet et sa dimension réelle en prétendant couvrir de savoir ce qu'il en est du reste.

Or le DM, qui est le discours dans lequel nous sommes tous pris, révèle que nous sommes tous castrés. Castrés par le symbolique, par le langage qui est notre seul média au monde. Nous sommes coupés du monde et de nous-même par le langage, coupés de notre être... si être il y a jamais eu.

Le DU ne peut pas mener au DA : la destinée du sujet pris dans le DU, c'est de passer par le DH, le DH étant ce qui donne la parole au sujet.

Car c'est le sujet qui prend la parole dans le DH. Qui est une structure. Il faut rappeler que c'est une structure parce que Discours au sens lacanien signifie « organisation d'un lien social ».

Comment fait-on, comment s'organisent nos communautés autour de, par, l'organisation de la circulation de la jouissance ? On pourrait même dire qu'une communauté ne s'organise qu'à condition de régulation des jouissances.

C'est là aussi que Discours est à mettre en relation — il faut le redire — avec discontinuité.

Comment nous organisons-nous, relationnons-nous avec, malgré, envers la discontinuité du monde.

La discontinuité du monde pour nous, parlants... qui avons toujours déjà été parlants, qui ne connaissons le monde que depuis notre position de parlants...

... c'est la discontinuité de l'ordre des signifiants, de l'ordre symbolique, c'est la discontinuité de la parole elle-même.

Ce qui se voit très bien chez les chanteurs lyriques.

Discontinuité à l'extérieur mais soutien d'un geste (qui s'appelle, du reste, soutien) d'une permanence proverbiale (c'est le cas de le dire) à l'intérieur.

Travailler avec des chanteurs permet d'appréhender cette dialectique entre continuité et discontinuité. Il n'y a de discontinuité que sur fond de possible continuité.

Si bien que, quand je parle, je parle au départ d'une continuité. Que je n'ai jamais connue. Je parle au départ d'une continuité que je n'ai jamais connue, et c'est cette continuité, mythique, qui me permet de scander, de découper, bref d'avoir recours à des signifiants pour tenter de dire.

Même pas tenter de dire quelque chose. Tenter de dire.

S'il fallait imaginer, sur fond de cette continuité mythique, quelque chose entre les signifiants... que se passe-t-il entre ces signifiants... ?

Ils viennent convoquer un sujet, qui sera le sujet du signifiant.

Et puis ils viennent aussi arracher quelque chose au corps.

En même temps que ma position de sujet, ils viennent prélever quelque chose au corps. Ils viennent faire jouir le corps. Si bien que, pour nous les êtres parlants, la relation entre deux signifiants est une jouissance dont nous savons que nous ne pouvons rien dire. Il n'y a pas de signifiant pour l'éprouvé lui-même.

Un signifiant qui vient mettre mes sens en tension, faire jouir mon corps, ne peut pas se dire lui-même. Il n'y a pas de signifiant pour dire un signifiant. C'est encore une autre façon de dire qu'il n'y a pas de métalangage.

Et ici, nous arrivons très directement à ce qui concerne le sujet hystérique. Le sujet hystérique ne veut pas savoir qu'il ne peut pas dire son corps, son corps de jouissance, le corps découpé, pénétré, raviné par le signifiant, mis en tension par le signifiant — tout cela dit un peu la même chose.

Il faut revenir au mathème du DH et à ce a...

... qui est le reste indicible, in-symbolisable, ir-représentable, produit par le DM, produit par le fait même qu'il y ait parole...

... et bien ce a est en position de Vérité, et comme toujours avec la Vérité après que Lacan lui fait dire « Moi, la Vérité, je parle », il va trouver deux chemins : celui du semblant, et celui de la jouissance.

Celui du semblant, on commence à en parler. Dans le DH, le sujet sait qu'il n'est que représenté par des signifiants. Il n'est aucun d'eux. Il le sait. S'il ne veut pas d'un corps qu'il ne peut pas dire, c'est bien qu'il sait qu'il n'est pas ce corps, qu'il ne peut pas être ce corps. C'est du reste le sujet hystérique qui va être en mesure de dire qu'on est pas un corps mais qu'on a un corps. Et c'est avec celui-là qu'il faut faire. C'est avec le Réel du corps qu'il faut faire.

C'est déjà une première façon, pour le sujet hystérique, de voir pointer quelque chose du DA à l'horizon.

Mais restons avec le DH pour l'instant.

Le sujet hystérique sait qu'il n'est pas son corps, qu'il a un corps. Et il ne veut pas savoir qu'il ne peut pas en dire grand chose.

Il va donc interroger ce qui permet de dire, c'est à dire l'ordre des signifiants, qu'il va venir provoquer. En lui disant quelque chose du type : « Toi, tu me représentes ? alors fais voir un peu ce que tu as sous le pied... » Tu me représentes...c'est à dire moi, instance de pure évanescence... le sujet n'étant pas substantiel... on retrouve là le sujet sans substance de Mark (lapsus), de Marx.

Voilà la question du sujet hystérique, celle qu'il pose à l'ordre du langage :

« au nom de quoi, à quel titre, comment, peux-tu prétendre me représenter, alors que je sais que j'ai un corps dont je ne peux rien dire ? »

Il interroge le signifiant S1 (maître).

On entend souvent que l'hystérique « cherche un Maître sur qui régner ». C'est une formulation de Lacan. Le sujet, en position autrefois occupé par le S1, signifiant-maître, vient depuis la position du maître interroger le signifiant-maître lui-même.

Une autre chose remarquable qui se donne à lire depuis ce mathème...

... parce que les mathèmes ont aussi une destination, une fonction, qui est de nous faire parler, nous faire parler de ces structures...

... on voit ce a, le corps jouissant, la vérité du corps jouissant, qui vient dans ce trajet a → S1 tenter d'accéder à la symbolisation, un corps qui essaye de se dire, signifier que quelque chose du corps échappe au langage, que quelque chose de la jouissance échappe au langage.

Dans cette mise au travail du langage...

... il s'agit des signifiants, pas des signes non des significations, qui sont plutôt du côté du DU, bien qu'elles soient aussi du registre du DM — puisqu'il faut quand même arrêter certaines significations pour pouvoir faire communauté et... pouvoir commander, ce qui nous rappelle que la parole est aussi affaire de commandement, et pas seulement de reconnaissance... les significations sont un peu du côté du DM et beaucoup du côté du DU...ici, dans le DH, il s'agit bel et bien des signifiants...

...c'est la mise au travail du signifiant (S1) qui va produire une nouvelle chaîne signifiante (S2), c'est à dire un nouveau savoir.

Le DH est ce qui mène au savoir.

Gardons à l'esprit Lacan disant que

« le désir de savoir ne conduit pas au savoir. Ce qui mène au savoir, c'est la DH. »

C'est une façon de dire que le sujet hystérique vient destituer les savoirs précédemment constitués.

Et c'est (le DH) le propre du discours de la science. Le discours scientifique, sa prose, celle que produisent des experts (lapses) des experts, est résolument dans le DU.

Alors que la recherche, le discours de la science, la science elle-même, est du côté du DH.

Un scientifique qui mène une recherche sait très bien qu'il s'appuie sur une Vérité qui ne va pas pouvoir passer entièrement dans le savoir qu'il va mettre à jour. Il sait qu'il y a toujours des restes, qu'il est toujours en train de tourner autour d'un trou, d'un vide, Réel. Vide parce que c'est un vide logique, un impossible à dire depuis lequel surgissent les possibles. L'impossible à dire est une condition du possible à dire. Un scientifique sait ce genre de choses.

D'ailleurs, le savoir produit par cette mise au travail de l'ordre signifiant (S1 dans le DH), qui est aussi la mise au travail de nos représentations, le savoir ainsi produit (S2) ne peut pas rejoindre le lieu de la Vérité (a). C'est un savoir qui va venir satisfaire le sujet divisé (\$)...

... quand je dis satisfaire, il faut entendre faire jouir... en se souvenant qu'à cet endroit de la production, se trouve du plus-de-jouir (en-plus)...

... c'est un plus-de-jouir qui prend la forme d'un savoir qui va venir mettre en tension le sujet divisé, qui va venir le mettre en tension en accroissant encore sa division.

Du côté de l'en-moins du plus-de-jouir, il y a aussi un savoir perdu.

Il s'agit donc d'un savoir qui vient d'un côté relancer le sujet...

... qui est aussi le sujet du désir...

... qui est aussi le sujet de la science...

... mais c'est un savoir perdu pour le corps jouissant, un savoir qui ne peut pas rejoindre le corps jouissant (a).

Alors que va faire le sujet ?

Et bien il va engager son corps.

Ce que, du corps, je ne peux pas dire, je vais demander à mon corps de l'agir.

Demander... cela ne se passe pas de façon aussi formelle... le corps est engagé dans une relation au monde dans laquelle il est exhibé, dénié, glorifié...

Par corps, on entend aussi tous les événements de corps que sont les lapsus, les actes manqués, et, d'une certaine manière, les rêves, puisque les rêves sont aussi fait de matière signifiante, qui est matière sensible.

Dans le DM, la vérité du discours était celle du sujet (\$). Il y a du sujet dans le DM, bien que le Maître ne veuille pas savoir qu'il n'est que représenté.

Dans le DU, c'est le Maître lui-même qui est en position de Vérité, et le savoir (S2), qui est un savoir d'esclave, ne veut pas savoir qu'il est un savoir « au service de ». C'est une des raisons pour lesquelles le sujet est évacué, c'est un savoir sans subjectivité.

Dans le DH, c'est le sujet qui prend la parole. Le sujet étant une forme de résonance de la jouissance du corps, il y a beaucoup de corps dans le sujet hystérique... (lapsus)... il y a beaucoup de corps dans le DH. Et pour cause. Je viens de dire que le sujet pouvait être considéré comme la résonance de la jouissance du corps et que l'impossibilité de dire le corps jouissant est justement ce qui relance le DH dans cette répétition du sujet qui interroge le langage, produisant un savoir qui vient relancer son désir de savoir, le désir étant directement corrélée à la parole (corps).

Que veut le sujet hystérique ?

Je dirais qu'il veut essentiellement deux choses.

Il y a conjonction, plutôt relation, entre le savoir...

...le savoir étant un ensemble de relations entre des différences de qualité...

...et le corps.

D'une certaine manière, l'hystérique interroge ce qu'il en est de la différence au sujet du corps. Autrement dit, ce qu'il en est de la différence sexuelle. La grande question du sujet hystérique serait « qu'en est-il de mon sexe ? ». C'est à dire « qu'est-ce qu'une femme pour un homme », « qu'est-ce qu'un homme pour une femme ? »

Et il faut prolonger : le sujet hystérique se demande aussi ce qu'est une femme pour une femme. Puisque la grande question de la différence sexuelle qui traverse la psychanalyse reste « qu'est-ce qu'une femme ? ». Sachant que Lacan, peu après avoir formalisé les structures de discours, va renoncer au projet d'une transmission totale de la psychanalyse du fait de la jouissance...

... parce que la jouissance est justement quelque chose à laquelle ne s'accroche aucun signifiant, qui ne se transmet pas, qui s'éprouve...

... et qu'à ce titre il mettra à jour qu'être une femme, c'est jouir (être jouie) de l'ordre langagier d'une façon singulière, conjugée au un par un, contrairement à « être un homme » qui est quelque chose de plus générique. C'est une première façon d'en parler.

La question centrale dans le DH reste : qu'en est-il de la différence sexuelle, comment puis-je dire mon corps, qu'est-ce que mon sexe ?

Je disais tout à l'heure, ou une autre fois, « qu'est-ce que l'autre sexe ? », mais cette question est un pléonasma, parce que le sexe, c'est toujours l'Autre sexe.

Et l'Autre, c'est une autre question que pose l'hystérique par cette question sur la différence sexuelle. Qu'en est-il de la différence sexuelle ? qu'en est-il de mon sexe ? comment dire mon sexe ? ces questions sous-entendent que l'Autre sexe est lui aussi saisissable quant à son sexe.

Tant qu'il pose la question, il y a une promesse de réponse. C'est ce qui fait que, pour le sujet hystérique, l'Autre est possiblement complet.

Le sujet hystérique ne veut pas savoir que l'Autre est manquant.

L'Autre manquant, ça veut dire deux choses.

Ça veut dire qu'il y a quelque chose qui manque dans le langage (le signifiant de l'éprouvé, comme on l'a vu plusieurs fois).

Ça veut dire aussi que le langage est quelque chose qui tourne sur lui-même. Organisé, articulé autour d'un impossible à dire d'où surgissent les possibilités, c'est un automate, qui fonctionne tout seul, qui n'a besoin de personne.

Il n'y a personne derrière le langage.

C'est encore une façon de dire qu'il n'y a pas de métalangage, de langage pour parler du langage.

Quand l'hystérique veut croire à un Autre complet... tant que la possibilité d'un Autre complet demeure, la promesse de pouvoir dire mon corps demeure. Donc je questionne.

Ça veut dire aussi que je ne me satisfais d'aucune réponse. Je veux continuer de pouvoir poser la question. Parce que je veux continuer de croire qu'il y a une réponse qui va pouvoir me dire ce qu'il en est de mon propre corps.

9 Discours de l'Analyste

Une éthique du Bien-Dire

Ne perdons pas de vue que nous sommes en train de parler de structure, c'est à dire de quelque chose qui n'est pas perceptible, et qui néanmoins nous impose ses lois.

La structure en question fait suite au fait qu'il y ait parole. C'est ce que Lacan a appelé Discours. Discours dans son homophonie avec discontinuité.

Comment fait-on avec la discontinuité dans laquelle nous sommes plongés, qui est notre seule médiation au monde, à savoir le langage, et cette forme de langage incorporé qu'est la parole ?

Ce langage, cette seule médiation possible au monde – nous n'avons pas de relation immédiate au monde – suppose l'apparition d'un enchaînement qui met en scène, en jeu, en branle,

le sujet,

l'ordre des signifiants,

et ce qui n'est ni l'un ni l'autre, un reste.

Et ces termes vont apparaître dans un ordre logique, imposé par les lois du logos. Ainsi vont toujours être enchaînés un sujet, un premier signifiant, un deuxième signifiant et le reste.

Cette structure est tout à fait notable...

... s'y reconnaît le DM...

... elle est notable parce qu'elle se distingue de la structure des structuralistes, ensemble de relations certes autonome mais fermé. Ici, la structure est ouverte. Il n'y a pas de retour. Pas de retour au point de départ, pas de retour du reste vers le sujet dans la suite que je viens d'énumérer. Il n'y aura jamais de retour de la production ou de la perte vers l'endroit de la Vérité, qui est le point d'origine de tout discours.

Ce sont donc des structures ouvertes, ouvertes en raison d'un impossible. Cet impossible est un des noms du Réel. Et c'est parce qu'il y a impossible, quelque chose qu'on ne peut pas, ou quelque chose qui ne se peut pas, qu'il y a de la relation sociale, du lien social, de la relation tout simplement.

Il y a de la relation parce qu'il y a un intervalle, un écart, une béance qui permet, qui appelle, qui demande qu'il y ait relation.

S'il n'y avait pas d'écart, il y aurait adhérence, adhérence totale, unité pleine, non fissurée, c'est à dire qu'il n'y aurait pas de signifiant (le discontinu), il n'y aurait que des enchaînements de cause à effet, il n'y aurait que des signes, voire même que des signaux...

... à une qualité sensible s'associe irrémédiablement une signification, c'est par exemple ce que peuvent, je suppose, éprouver les animaux quand ils sentent de la fumée... fumée égale feu... ça adhère.

Dès qu'on rentre dans le registre de la parole, on quitte ce monde-là.

Il y a donc relation parce qu'il n'y a pas adhérence.

C'est notre condition de parlant. C'est ce qui nous permet même de parler, c'est à dire de ne pas confondre les mots et les choses...

... sauf dans certaines structures psychiques, où les mots deviennent les choses en elles-mêmes et se confondent avec ce qu'ils sont sensés représenter.

C'est ce qui nous permet de parler, et c'est ici ce que nous faisons. C'est une autre chose qu'il ne faut pas perdre de vue : nous essayons de tourner autour de quelque chose que nous n'arriverons pas à dire. On essaie de s'en rapprocher, de le cerner, d'en parler, de faire des phrases qui vont s'enchaîner, et je suis bien obligé de me laisser faire pour me laisser déplacer autour de ce que j'essaie de dire, et peut-être m'en rapprocher.

Mais il semble assez clair que je ne peux avoir aucune idée de ce que vous entendez de ce que je dis. Nous sommes séparés les uns des autres par cette étrange membrane qu'est le langage, de part et d'autre de laquelle... Bien que nous nous regroupions autour des mêmes mots et qualités sensibles, et bien pour chacun d'entre nous, elles vont s'associer aux qualités sensibles de notre histoire... nos corps n'ont pas été marqués de la même façon par les mêmes signifiants.

Et quand bien même ils auraient reçu le même signifiant, un bruit de klaxon, ou une certaine qualité de lumière, nos corps n'en auront pas été pénétrés de la même façon.

Il y a donc autre chose qui vient colorer, teinter ma lecture du monde, et votre entendement de ce que je suis en train de dire.

Et bien cette « autre chose », c'est précisément le reste, que la psychanalyse appelle avec Lacan l'objet petit a.

Ce reste, ce que le langage ne peut pas recouvrir, c'est ce qui va déterminer ma modalité de relation au monde, puisque ce reste est de l'ordre de l'éprouvé.

Je ne peux pas dire les sens par lesquels je perçois le monde,

il n'y a pas de signifiant pour dire les sens par lesquels je perçois le signifiant,

la parole ne peut pas se dire elle-même.

Autant de façons de dire que ce reste est de l'ordre d'une jouissance, d'un en-plus ou d'un en-moins. Et ma relation avec cette jouissance à jamais perdue, dont je ne peux pas me défaire alors que je ne l'ai jamais connue, va faire ma relation au monde.

Cette relation, c'est le fantasme.

Elle est sous-jacente au Discours du Maître, structure qui apparaît dès qu'il y a parole. Elle est cette tentative de conjonction du sujet (\$) avec l'objet (a). Et elle est « dans les dessous » du DM.

Dans le DA, elle va apparaître dans les dessus.

Je ne veux pas dire « rendue apparente » parce que nous sommes aussi au niveau du réel. Nous appréhendons les choses par leurs conséquences. C'est par l'opération analytique que je vais pouvoir appréhender le prisme, le filtre par lequel le monde se jouit en moi.

Ce qui est une première voie vers la subjectivité véritable : s'arracher à l'empire égotique du moi pour que puisse advenir la possibilité du sujet.

Le moi, dans la pratique analytique, c'est une instance imaginaire, une instance gouvernée par l'imaginaire. Le sujet est symbolique et réel là où le moi est symbolique et imaginaire. Imaginaire parce qu'il se nourrit et alimente la croyance en une possible adhérence au monde. Les mots et les choses pourraient s'épouser les uns les autres, ma rencontre avec le monde pourrait être en tout point adhérente.

Je n'ai pas dit adhésion. L'adhérence comprend et l'adhésion et l'opposition, l'opposition n'étant jamais qu'une variation sur une adhérence au monde.

Là où le moi pense qu'un mot va le dire, le sujet sait qu'un mot ne fait que le représenter. Le moi croit à la plénitude possible de l'être, le sujet sait qu'il n'y a toujours déjà plus d'être.

Reprenons notre histoire de Vérité, Aletchia, voilée, dans les dessous, qui va trouver deux voix d'expression, le semblant et la jouissance.

Dans le DA, nous retrouvons en position de Vérité, le savoir, savoir inconscient...

... l'inconscient qui est du côté d'un Unbewusst, comme Freud l'avait appelé, un insu...

... un insu, un savoir qui échappe à la signification.

Le savoir dont il s'agit ici et qui fait structure du DA est un savoir qui procède de la libre association des signifiants entre eux, de l'autonomie du registre signifiant. C'est de ça que l'analyste est au fait. Il a pu toucher la façon dont lui-même est affecté par le signifiant, la façon dont leur matérialité lui traverse le corps pour former avec une autre matérialité sensible une chaîne, une chaîne signifiante.

C'est ce dont nous faisons l'épreuve dans le rêve par exemple : l'autonomie d'association des signifiants qui me traversent, qui sont néanmoins ces signifiants-là et leur empreinte particulière sur ce corps-là (le klaxon ne convoque pas la même chose chez vous ou chez moi) et vont s'associer selon des principes que Freud avait repérés (la transposition, la condensation et le déplacement), que Lacan va prolonger en les associant à des principes linguistiques (l'inversion, la métaphore et la métonymie).

L'association des signifiants répond à mon histoire, à la particularité de mon corps, à l'automaton signifiant lui-même, indépendamment de toute signification.

L'analyste sait comment il a été joué, est joué par le signifiant. Il le sait toujours partiellement, puisque le réservoir des signifiants est à la fois incomplet et infini. Des lois par lesquelles il est gouverné, il est au courant. Il en a fait l'épreuve. S'il est analyste, c'est qu'il a connu le terme logique de sa propre analyse.

Le savoir qui structure le DA n'est donc pas une succession, une accumulation de connaissances, mais un savoir qui repose sur la libre association des signifiants entre eux selon des règles que la psychanalyse a fait apparaître, et qui vont se mettre en branle suivant l'histoire et le corps de chacun.

Dans la cure analytique, l'analyste ne parle qu'au titre des interprétations qu'il va donner, et qui ne sont que l'écho de l'énonciation de l'analysant. L'analyste est une

forme de caisse de résonance de l'énonciation de l'analysant, qui est, lui, occupé par ses énoncés.

Libéré de sa propre subjectivité...

... il n'y a pas de sujet à la place de l'analyste...

... il est là en tant que semblant d'objet, il vient figurer ce fameux reste.

Se faisant caisse de résonance disponible, forme de palais des courants d'air, se font entendre, se donnent en écho les signifiants qui représentent le sujet de l'analysant à son insu...

... ce qui nous remet du côté de l'Unbewusst de Freud, traduit par Inconscient, un savoir insu du sujet.

Le sujet a donc la possibilité d'entendre, portés par son énonciation, les signifiants qui l'ont déterminé, qui l'ont représenté dans son histoire, dans la chaîne des signifiants par laquelle il a été joué, par laquelle il a été parlé.

Ces signifiants vont retrouver une mobilité, perdre le glacié, le vernis de signification dans lesquels ils étaient engoncés. Redonnant de la mobilité à la chaîne signifiante, c'est le sujet lui-même qui va retrouver de la mobilité, se déplacer, refaire connaissance avec sa propre parole.

Pas très loin de ce que Lacan décrit comme une éthique de la psychanalyse, qui est une éthique du Bien-Dire.

Il ne s'agit pas de dire le bien, encore moins du bien dit,

il ne s'agit pas de faire de belles phrases, de produire de beaux énoncés,

mais de retrouver, de redonner ses droits à l'énonciation du sujet. Il n'y a pas de sujet sans énonciation.

Retrouvant sa mobilité... car le sujet n'est que mobilité...il est inconsistant...représenté dans le langage... retrouvant de sa mobilité, il retrouve aussi contact avec le désir... enfin contact... nous disions justement qu'il n'y avait pas d'adhérence possible...disons plus simplement que le sujet retrouve la voie du désir, puisque le désir est cette mobilité-même, ce mouvement du sujet dans la chaîne signifiante, et ce mouvement dans la parole, métonymie de proche en proche, de mot en mot. Ça n'est jamais tout à fait ça.

Chez l'analyste, il n'y a pas d'instance totalisante, pas plus de maître à penser, et pour cause : ce dont l'analysant va faire l'épreuve, c'est que les signifiants de son histoire,

qui le représentent, vont être réorientés, abandonnés. D'autres seront nouvellement investis. D'autres vont apparaître, ou seront retrouvés. Mais aucun ne pourra se raccorder à un savoir déjà existant. Cette opération va produire un nouveau savoir pour le sujet.

Pourquoi parler de savoir analytique ?

Disons qu'au terme de la cure, l'analysant ne peut plus confondre le signifiant et le signe. Il sait qu'une signification est un moment arrêté du sens, parce qu'il a repris contact avec le sens, ce renouvellement permanent qui fait la possibilité de la parole.

Parole articulée autour d'un vide, ce lieu qu'elle fait apparaître en même temps qu'elle nous empêche de nous en approcher.

Il n'y a donc pas de mot de la fin.

Une formulation lacanienne dit qu'« il n'y a pas d'Autre de l'Autre ».

Il n'y a pas de garant au langage, personne ne va venir confirmer la signification, ni le sens, de quoique ce soit. Il n'y a de sens qu'au travers d'une jouissance particulière du corps d'un sujet, jouissance qui aura fait aussi son histoire.

Pas d'Autre de l'Autre est encore une autre façon de dire qu'il n'y a pas de métalangage, pas de confirmation à attendre de quoique ce soit.

Et le sujet se rendra compte rapidement que c'est grâce à cette déconvenue qu'il parviendra à une véritable désaliénation, qui est certes une désaliénation à des significations mais qui signifie aussi la reconnaissance de notre aliénation au langage, aux signifiants qui fonctionnent tous seuls et qui nous font jouer....et avec tout ça, le sujet est seul. Seul avec sa modalité de relation au monde.

Rencontrer un autre sujet, c'est donc reconnaître en lui cette homologie de structure, celle d'être représenté dans l'ordre du langage. Et il ne s'y trouve pas, il a beau s'y chercher, il ne s'y trouvera pas puisqu'il n'y est que représenté... lui qui relationne au monde par le prisme d'une modalité qui lui est propre (objet a).

Cette possible relation, c'est la condition de l'amour, celle de deux sujets qui ne se rencontrent que par l'intermédiaire de ce qu'ils ne sont pas.

En d'autres termes, le DA, c'est le discours de l'amour.

10 Discours Capitaliste

Être enfin soi-même

« Le discours capitaliste n'a absolument pas intérêt au progrès.

Il va donner l'illusion d'un progrès qu'il va appeler progressisme »

AP

S'il fallait parler du Discours Capitaliste (DC)... ce dont je ne suis pas sûr... s'il fallait en parler, je commencerais par dire que la structure « Discours Capitaliste » ne doit pas être confondue avec le régime politique et économique du capitalisme, ni avec les capitalistes, ni même par conséquent avec les anti-capitalistes qui sont eux-mêmes un effet de la structure DC telle que Lacan la met à jour à la suite de son élaboration des quatre discours.

De la même façon, le capitalisme, système politique et économique, n'est qu'une conséquence de la structure que Lacan a appelé DC.

C'est une première chose, importante je crois, parce qu'on se laisse capter par le miroitement tantôt scandaleux tantôt séduisant du système économique et politique qui nous distrait du Réel de la structure lui-même, du Réel de la structure elle-même.

Dans le même ordre d'idée, il se dit que le DC, cette structure, procède de la dissolution du lien social. Ceci est une conséquence de la structure DC, qui procède la dissolution de la relation, au plan logique.

L'absence de relation fait suite au caractère sans impossible du DC. C'est la structure du tout possible. Donc d'une possible pleine jouissance.

Dans le DC, il n'y a pas d'impossible mais une possible retrouvaille avec de l'être, avec une jouissance pleine et entière, que chacun d'entre nous n'a jamais connue, et que le DC va néanmoins promettre.

Une structure sans impossible, c'est une structure qui dénie, qui écrase la discontinuité qui fait notre qualité d'être parlant.

Entre deux signifiants, entre deux qualités sensibles, il y a un intervalle impossible à franchir, impossible à recouvrir par du signifiant, ou à prendre en charge par du signifiant. Ces deux qualités n'existent que par leur différence. C'est parce qu'il y a, à l'endroit de cette différence, un impossible à dire, qu'il y a nécessité de relation.

La relation apparaît comme une nécessité à l'endroit d'un impossible. Sans relation, les signifiants n'auraient pas la possibilité de s'orienter les uns par rapport aux autres – s'orienter, c'est à dire prendre sens – et nous n'aurions pas la possibilité de vivre ce monde, qui serait intolérable d'intensité sensitive.

Le DC procède donc de la promesse d'une retrouvaille avec notre être, avec une jouissance pleine et entière.

Là où le DM, première structure qui s'instaure dès qu'il y a parole, vient, du fait de la discontinuité de l'ordre signifiant, instaurer une incomplétude...

... à savoir un impossible à dire et une perte de jouissance...

... la structure du DC ne va pas, contrairement au DH et au DU, tenter de résoudre ces impasses (impossible à dire et perte de jouissance).

Elle va plutôt se superposer au DM pour tenter de faire consister un monde sans impossible, sans perte de jouissance, sans discontinuité. Un monde de complétude, du tout-possible et du tout-jouissant.

Ce qui apparaît clairement sur le mathème du DC, c'est que le sujet...

... qui ne veut pas être divisé entre un semblant qui ne fait que le représenter, et une jouissance dont il ne peut rien dire...

... ce sujet n'est pas sujet du signifiant. Il refuse d'être soumis au signifiant, pour le soumettre lui-même. Le sujet y est en position de surplomb pour commander à la Vérité. Comme « moi, la Vérité, je parle », ce sujet commande au langage lui-même, à des fins de pleine adhérence, de non-discontinuité.

Un autre projet du DC : le contrôle de la technologie, l'instrumentalisation de la technologie, du discours de la Science, qui va devenir le discours scientifique.

Le discours de la Science, c'est l'apanage du DH. Interrogeant ce qu'il en est de nos représentations, le sujet hystérique va faire apparaître de nouvelles associations

signifiantes, qui vont faire consister un savoir qui sera quelque chose de l'ordre d'une surprise, de l'ordre d'une nouveauté, un savoir qui n'était pas attendu, qui va venir ébranler le savoir déjà présent, déjà constitué.

Nous sommes alors dans le cas d'un scientifique, philosophe, chercheur, qui mérite son nom.

Le discours scientifique est lui du côté du DU dans son ambition de recouvrir le monde de connaissance, de venir tout dire. C'est un savoir qui prétend à l'objectivité. C'est un savoir sans histoire, et c'est aussi un savoir sans sujet. C'est donc un savoir sans relation, le sujet étant ce qui vient à l'endroit de la relation.

L'instrumentalisation de la technologie passe par l'instrumentalisation de la science, dans une forme d'alliance complice et intéressée.

Parce que la technologie, c'est très pratique pour se passer de relation. Et nous passons d'un registre de qualité...

... deux signifiants sont deux qualités sensibles qui entrent en relation au travers de notre corps qui est lui-même matérialité sensible ... et s'entend déjà l'horizon de la « dématérialisation » puisque cette technologie nous fait passer du registre de la qualité, embarrassante tant elle demande de la relation...

... au registre de la quantité.

Le DC propose une relation au monde de plus en plus médiatisée non par le langage, en tant que qualité, mais par le chiffre en tant que mesure. On mesure le monde. En lieu et place de relation, on crée du rapport.

Ces rapports, relations chiffrées au monde, conduisent à la numérisation d'un monde sans perte. Enfin un registre sans perte !

Une action a un effet prévisible, plein, total. Numérisation qui a la culot de s'appeler maintenant « digitalisation », en convoquant une dimension sensitive, dont elle est en fait la preuve de l'économie et du saccage.

Cette question « technologie » permet d'illustrer, d'une certaine manière, combien le DC vise un monde en deux dimensions, un monde d'adhérence, un monde dans lequel les mots et les choses vont à nouveau se correspondre.

Car, dès qu'il y a parole, nous perdons, non seulement l'accès à notre être, mais aussi l'accès au monde. Nous n'avons plus d'accès au monde que médiatisé. Selon la

formulation de Hegel « le mot, c'est le meurtre de la chose », façon de dire que les mots ne font que représenter. Nous ne sommes pas les mots, qui ne font que nous représenter.

Le DC promet la retrouvaille avec la correspondance des mots et des choses.

Au point que les mots vont parfois devenir des choses, ce qui orient la structure du DC dans une forme de parenté avec la structure paranoïaque.

Ne rentrons pas là-dedans maintenant, cela donnerait peut-être une séance un peu longue.

L'idée selon laquelle le DC vise un monde en deux dimensions, un monde d'adhérence, n'est pas une idée qui date d'hier. Lacan la modélise dans les années 60 mais cette structure, qui aura produit le régime politique et... économique... j'ai failli dire militaire... qui s'appelle capitalisme.

Cette structure a mis des siècles à s'instaurer. On pourrait la faire remonter, c'est une hypothèse que je formule, de façon un peu nébuleuse aux alentours de la Renaissance, justement à un moment où il va être question d'une chose qui se retrouve dans le DC : l'individu. L'Homme vient au centre. Le centre du monde se déplace. Dans tous les sens du terme. Parlant tout à l'heure du DH, voilà Galilée, rappelant que l'Homme n'est pas le centre du monde.

On voit là le type de sort réservé aux hystériques qui prennent le risque de faire apparaître un savoir qui n'était pas prévu, pas même par eux-mêmes.

Aux alentours de la Renaissance, il semble donc se passer quelque chose qui, comme par hasard, sur le plan de la langue, va avoir lieu en France avec l'instauration du Français comme langue unifiée. De l'unification à l'uniformisation à l'égalsation, se trouvent des glissements qui vont mettre quelques siècles à s'opérer, et qui trouvent peut-être dans ce type de moment, qui sont d'authentiques moments de progrès, l'origine de la régression qu'ils amènent ensuite.

Dans le même temps, la Réforme, qui est un moment par excellence d'interrogation de la relation, interrogation dans laquelle la question de la langue arrive aussi en toute première place.

Tout cela tourne

... avec des découvertes technologiques, l'imprimerie par exemple...

... quelque chose tourne autour de cette période qui autorise à croire que la structure capitaliste n'a pas seulement commencée au moment de la crise des tulipes, de la spéculation sur les bulbes de tulipes en Hollande. Ce qui viendra peu de temps après.

Cette question du monde en deux dimensions, cette ambition qui est celle de la structure Discours Capitaliste va complaire au projet de « l'individu » qui ne veut pas être divisé, qui veut être doté d'un moi plein, en pleine « expansion ».

J'avais dit qu'on éviterait les signifiants de ce discours, mais ils sont par moment inévitables, parce qu'on voit bien que quelque chose, dans le DC, est assez voisin de la structure de la paranoïa, notamment l'expansion d'un moi qui n'est pas assez étayé pour se contenir...

... par défaut de symbolisation... de métaphorisation...

... et d'un autre côté, un moi complètement à la dérive, embarqué par une chaîne signifiante qui ne parvient plus à faire sens, dont la face réelle est trop présente pour un sujet qui sera complètement baladé.

Revenons à notre « individu ».

Pour nourrir cette ambition de complétude, l'individu, sujet qui ne veut pas être divisé, va tenter d'infléchir le lieu de la Vérité. Car ce qui ne lui échappe pas, c'est que la vérité est affaire de symbolique. Ce qui lui échappe, en revanche, c'est que la Vérité est symbolique et réelle ! Elle se divise en un semblant (un mot, par exemple) et une jouissance (celle de l'énonciation par exemple).

Au contraire, le DC procède de la Vérité sur son versant symbolique et imaginaire. Il pourra alors y avoir DES vérités, ce qui suppose d'envisager le langage sur le seul registre du signifié.

Alors là, tout va bien.

Les mots correspondent à nouveau aux choses, il n'y a plus de discontinuité, au point que je vais pouvoir inventer les mots qui correspondent à ce que je veux être.

Ce faisant, je vais pouvoir nommer l'identité que je prétends être la mienne, identité qui va me donner de l'être...

Nouveau petit paradoxe...

... mais comme le DC est le discours du détournement et de la dissimulation, il ne rend pas apparent ses paradoxes...

... car les paradoxes sont une manifestation de la discontinuité, une manifestation du réel.

La structure a beau être celle de la promesse de retrouvailles avec la complétude, elle reste réelle.

Paradoxe donc, car l'identité...

... ce que ne voit pas l'individu pris dans ce discours....

... l'identité est un moyen de faire de l'identique.

Et l'identique, c'est du pain béni pour le DC.

L'identique est un excellent moyen de contrôle.

Et que va-t-on contrôler, sinon l'identité... ?

... Zweig avait remarqué que l'apparition des passeports était plutôt récente dans l'histoire de nos sociétés, alors que l'identité devenait un moyen de contrôle.

Le DC propose de l'identité, de l'identique, de l'être... promesse frauduleuse.

Le DC contourne les impasses du DM, ou plutôt s'y superpose, mais le DM continue d'opérer. Nous tous qui sommes pris dans le DC continuons néanmoins d'être agis par la structure du DM, première structure qui s'instaure dès qu'il y a parole.

Nous continuons donc d'être régis par les lois du Logos, qui sont les lois du signifiants, qui sont des lois extrêmement puissantes, beaucoup plus puissantes que les lois du signifiés qui régissent le monde selon le DC, le monde en deux dimensions.

Quand ces lois, ces deux types de lois viennent un peu trop en friction les unes les autres, se rencontre une situation que le DC apprécie beaucoup, qui est une situation de crise, la crise étant un moyen de régénération, de rafraîchissement du DC. Rafraîchissement notamment de ses procédés langagiers pour faire apparaître de nouveaux signifiés. On va à nouveau détourner d'autres signifiants vers d'autres sens, tordre de nouvelles orthographes...

La crise est l'opportunité pour le DC de créer de nouveaux signifiés, de nouvelles identités, de nourrir un nouveau projet d'égalité. Rien de tel que de l'identité pour créer de l'égalité, rien de tel que de l'identique pour promettre une possible égalité. Le problème de DC, c'est qu'il détourne tellement les signifiés que l'égalité de droits finit

par devenir l'égalité des droits, puis l'égalité des gens, et finalement, l'égalisation des gens.

Une autre illustration de ce monde en deux dimensions du DC sont les fausses oppositions.

J'en citais deux tout à l'heure : capitaliste et anti-capitaliste, qui sont deux signifiés non dialectisables...

... la dialectique voulant que deux qualités n'existent que par leur relation, l'une n'étant pas l'autre, bien qu'ayant besoin l'une de l'autre pour se définir puisqu'elles entrent en relation à l'endroit de leur différence. Quelque chose les sépare qui est à la fois le lieu de leur relation tout en restant irréductiblement infranchissable. À l'endroit de cette relation, il y a quelque chose qui ne peut pas se dire, un reste, une perte.

... capitaliste et anti-capitaliste sont deux faces, deux entités d'un puzzle à deux pièces, qui font consister un tout homogène, croire en la possibilité d'une identité à conquérir.

Pain béni, cette fois pour le capitalisme économique : chacun va pouvoir devenir le consommateur de lui-même.

Une identité, on peut décréter quels sont ses besoins, puisque la langue est manipulée en restant à un étage langagier qui est celui du signifié, enfermé la plupart du temps dans des significations.

L'individu du DC, qui ne veut surtout pas être un sujet, voit là la possibilité d'une jouissance enfin recouvrée, bien au delà des objets de consommation, puisqu'il va devenir le propre objet de sa consommation, un objet parfaitement adéquat, parfaitement adhérent.

Autre exemple : opposer hommes et femmes.

Les mettre en concurrence, en opposition, en rivalité, en somme les faire adhérer, c'est aussi rendre les femmes accessibles aux hommes et les hommes accessibles aux femmes.

C'est faire fi de ce qu'il en est du sexe, à savoir une coupure radicale, opérée par le registre signifiant lui-même – retour sur la discontinuité – qui fait que le sexe...

... ce qui résulte de la section, de cette « sexion »...

... le sexe, c'est toujours l'Autre sexe.

Et l'Autre sexe est toujours inaccessible, de l'autre côté d'un infranchissable qu'est la différence sexuelle, la différence sexuelle étant la différence (réelle) qui fait le plus horreur au DC.

Cette horreur soutient ce qui est fait des relations sexuelles. Il y a relation, ici sexuelle, à l'endroit d'un impossible à dire la différence. Cette différence ne peut être que jouie, et faire ainsi relation. Il y a relation, ici sexuelle, là où il ne peut pas y avoir rapport, adhérence.

C'est aussi cette impossibilité de rapport qui fait l'impossibilité de la norme sexuelle.

Freud aura dit qu'il y avait des normes sociales faute de possibles normes sexuelles.

Et la norme sociale va passer par la loi, la petite loi par opposition à la Loi primordiale qui est celle du signifiant, du langage,

qui aura pour conséquence la loi de l'interdiction de l'inceste, qui est elle-même une loi langagière, puisqu'il n'y a de sexe que par le langage, par la coupure du signifiant.

Cette « petite loi » ...

... qui vient compenser en faisant norme sociale faute de possibilité de toute norme sexuelle...

... cette petite loi va être placée sous l'empire du sens, du glissement de sens, de la signification la plus complaisante possible à qui a besoin de contrôle....

...passant, pour reprendre cet exemple, de l'égalité de droit à l'égalité des droits, puis à l'égalité des gens, des personnes, comme on dit en ce moment, pour arriver à l'égalisation des gens.

Les lois du signifiants, la Loi, placent chacun sur un registre universel, frappé pour lui-même par les mêmes lois que son voisin, lui aussi joui par le signifiant. Chacun est alors équivalent, de même valence, et non de même valeur. La valence ne se pose pas la question de la valeur, elle est question de qualité. C'est sur ce registre qu'apparaît le sujet, qui est le véritable universel.

C'est du reste un universel féminin.

Car le sujet est d'ordre féminin, qu'on soit homme ou femme.

Nous voyons peut-être là l'une des raisons pour lesquelles le projet d'égalité, qui semble être un projet de contestation du capitalisme, est en fait un projet produit par le Discours Capitaliste, dans des termes frauduleux qui n'ont aucune chance d'aboutir.

On parle de langage, mais le langage, c'est de la matérialité, de la matérialité sensible qui va me traverser le corps. Je reçois un signifiant que je vais rendre. Je suis donc représenté dans le langage par un signifiant avec lequel je ne peux pas me confondre alors qu'il me traverse.

Si bien que mon corps est toujours porteur d'une dimension radicalement Autre.

Dans mon corps, il y a déjà de l'Autre.

Et ça, ça ne fait pas du tout les affaires du DC, qui cherche au contraire à me faire croire à une identité, c'est à dire à la possibilité de l'être

Au passage, l'altérité, c'est la nuit de l'identité.

Cette identité choyée, chérie, survalorisée, ne peut pas être l'apanage de l'être parlant. Et le capitalisme ne va pas s'y tromper.

Pour maintenir la promesse d'une possible identité récupérant la pleine jouissance de notre être, il va éroder la dimension de la parole et ce qui lui est consubstantiel : la dimension du corps.

Ce qui s'illustre très bien dans cette variation du transhumanisme qu'est le transgenrisme...

...qui n'est justement plus un transexualisme, puisque la dimension du sexe engage au premier chef celle du corps et de l'altérité...

« transexualisme » a fait place à « transgenrisme »... là où le signifiant vient faire coupure, sexion, vient représenter un sujet dans l'ordre du langage, le transgenrisme vient faire du sexe une simple question grammaticale, c'est à dire imaginaire.

Le signifiant représente un sujet, la grammaire oriente du côté du signifié.

Ce glissement, peu discret, du sexe au genre est une illustration de ce que le DC vient substituer au Réel : une dimension imaginaire qui va complaire à l'individu qui y est engagé.

Parce que le sexe est de l'ordre du Réel, un fossé infranchissable, celui de la différence des modalités de jouissance. Cette différence, ce fossé du sexe, est elle-même, non pas déniée, mais évacuée, écrasée...

... homme et femme faisant partie (prétendument) d'un tout homogène peuvent donner à l'individu du DC le choix d'une oscillation d'un côté ou de l'autre.

Il n'y a plus de sexe. Le transexualisme, transgenrisme, est une variation du transhumanisme qui ignore le sexe.

Le monde selon le DC est donc un monde en deux dimensions, un monde aplati, sans réel, un monde qui rend la relation superflue, dans lequel les choses se correspondent et adhèrent les unes aux autres.

C'est un monde de négation de la différence.

Cette négation va bien sûr se dissimuler derrière des projets vertueux.

Rappelons l'égalité qui glisse vers l'égalisation.

A écrire comme on voudra.

Un monde sans différence, sans relation, sans altérité, un monde d'identité, c'est aussi un monde dans lequel rien ne bouge.

On voit bien que dans un monde en deux dimensions, aucun progrès n'est possible, le progrès étant ce qui nous rapproche du Réel, reconnu comme un impossible à dire que nous tentons de cerner, de situer, de façon toujours plus fine sans jamais le saisir.

Ce projet n'intéresse pas du tout le DC.

Le DC n'a pas du tout intérêt à reconnaître ce lieu tiers qu'est le Réel.

Le DC n'a absolument pas intérêt au progrès. En aplatissant les trois dimensions du monde à deux,

il va donner l'illusion d'un progrès, un progrès linéaire, dont on va pouvoir tracer la courbe, un progrès qu'il va appeler progressisme.

Un progrès dont on va pouvoir rendre compte sous forme de rapport, suivre la progression chronologique. Mais le progrès est d'ordre logique.

Le progressisme est donc une parure du DC destinée à dissimuler son incapacité à produire du progrès en trois dimensions. Il est non seulement une production du DC mais il devient aussi le moyen de sa prospérité, de son développement, qui sera un développement en deux dimensions, soit un aplatissement.

C'est un moyen, et ce n'est pas le seul.

Le DC tournant sur lui-même, il ne cesse de produire les moyens de son renouvellement, de sa propre régénération, jusqu'à épuisement, comme le disait Lacan, de son carburant. Il s'arrêtera quand il aura tout consommé et tout consumé.

Avant que tous les psychanalystes ne soient aspirés par le DC, ce qui est bien engagé, la psychanalyse a encore un mot à dire, une carte à jouer, car elle s'ordonne d'une structure, le Discours de l'Analyste, qui fait avec le Réel, ne le contourne ni ne le dénie.

Faisant avec le réel, elle permet l'avènement du sujet, à la fois produit et condition de relation, c'est à dire de lien social.